

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 12

Artikel: Clint Eastwood, le cow-boy romantique
Autor: Hug, Charlotte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Clint Eastwood, le cow-boy romantique

Il a eu 68 ans au printemps dernier et le cinéma français l'a honoré d'un César. Au même moment, on pouvait voir sur nos écrans son dernier film, «Minuit dans le jardin du bien et du mal». Actuellement, il travaille à un nouveau film, «True Crimes». Une belle façon d'être fidèle à lui-même et de vieillir dans le droit fil de sa trajectoire d'homme, d'acteur et de réalisateur.

Né dans une famille aux origines anglo-écossaise et irlando-hollandaise, Clint Eastwood a grandi dans un milieu modeste marqué par la grande crise économique de 1929. Une époque où l'on avait la volonté de faire bonne figure, même quand les temps sont durs. Le jeune garçon ne pouvait qu'apprendre le réalisme à travers ce genre de vie et

développer une certaine aptitude à accepter les choses et les gens, tout comme le succès et l'échec. Une leçon de grande valeur pour un acteur destiné à affronter une existence et une carrière en dents de scie.

Elève plutôt médiocre, Clint, à la fin de ses études, commença par être secouriste, travailla comme bûcheron, puis dans une usine de pâte à papier, à la suite d'un accident qui lui tordit à vie un genou. Pendant cette période difficile, il perdit son intérêt pour la musique. Encouragé par ses parents, il avait appris à jouer du piano, mais il n'écoulait alors plus le jazz avec l'attention soutenue d'autrefois. Il découvrit en revanche la musique country. Son manque de bases intellectuelles est resté pour lui une source d'insécurité. «Eh bien, je suis raisonnablement intelligent, mais je n'ai reçu aucune éducation de niveau élevé, et je crois que je suis arrivé là où j'en suis aujourd'hui principalement grâce à mon instinct, un instinct animal», répondit-il lors d'une interview télévisée au cours de laquelle on lui demandait comment, lorsqu'il se mettait lui-même en scène, il

pouvait juger de la qualité de sa propre interprétation.

Il partit faire son service militaire pendant la guerre de Corée. Il se prit d'intérêt pour le cinéma à force de projeter pour ses compagnons certains documentaires, dont un film réalisé par John Huston pour les unités de liaison, «La bataille de San Pietro». A le voir et à le revoir, Eastwood s'imprégna certainement de la manière de travailler de Huston. Quarante ans plus tard, ce souvenir dut contribuer à sa décision de porter à l'écran «Chasseur blanc, cœur noir», le roman à clé de Peter Viertel sur le cinéaste, et à sa capacité d'imiter Huston avec une rare précision pour jouer son rôle.

Premiers rôles

Démobilisé, il reprend le goût de la musique. Il travaille comme concierge, suit des cours commerciaux et, le soir, des cours d'art dramatique. Il se marie à cette époque et réussit, par l'entremise d'un caméraman ami, à tourner un bout d'essai qui, aujourd'hui, le laisse totalement catastrophé. Cependant, quelqu'un, aux Studios Universal, lui offre un contrat à 75 dollars par semaine, renouvelable tous les six mois... Entre 1954 et 1955, il commence à apparaître dans de nombreux petits rôles. En 1958, il est engagé dans un feuilleton télévisé, «Rawhide». C'était l'époque où les chaînes de télévision américaines programmaient quelque vingt séries western par semaine. Jusqu'en 1966, Clint tourna plus de 250 épisodes.

En 1964, Eastwood réussit enfin à sortir du rang en tournant en Europe, avec Sergio Leone, la trilogie du célèbre western-spaghetti: «Pour une poignée de dollars», «Et pour quelques dollars de plus» et «Le bon, la brute et le truand». La notoriété venant, Eastwood, fort des frustrations endurées au cours des années écoulées, fonde sa propre compagnie, la Malpaso, qui produira dès 1971 la majorité de ses films.



Photo Stills

Avec Meryl Streep dans «Sur la route de Madison»

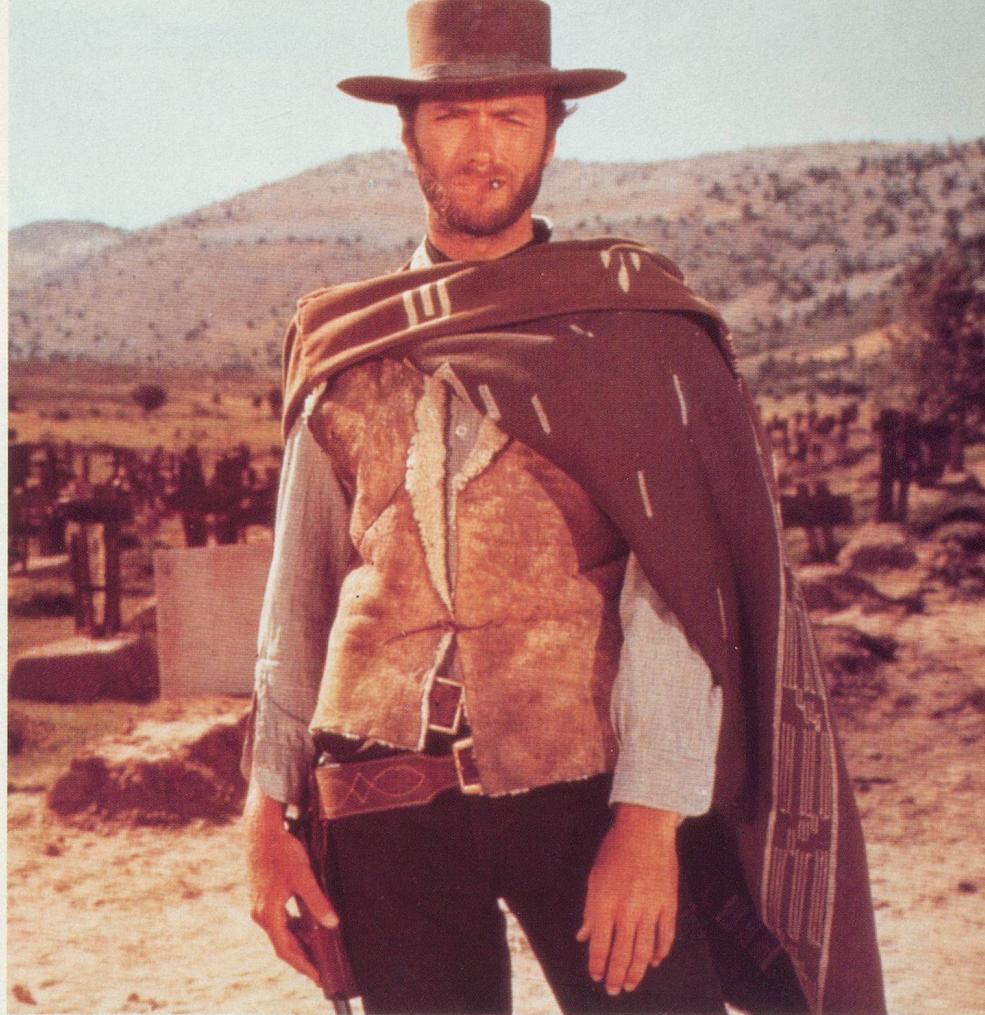
Par ailleurs, soucieux de ne pas se laisser enfermer dans une image ou un genre particulier, il se tourne vers le film criminel. Sous la direction de Don Siegel – qui deviendra son mentor et l'encouragera à passer à la mise en scène – il incarne, en 1968, un flic dans un film policier très westernisé, «Un shérif à New York», qui permit d'imposer trois ans plus tard l'image du célèbre inspecteur Harry Callahan. Une apparition suivie, pendant la décennie suivante, de quatre autres films qui établirent définitivement sa popularité, mais le firent passer pour un réactionnaire machiste.

Une œuvre flamboyante

Mais c'était schématiser de façon primaire la démarche d'Eastwood qui, d'emblée, sut adapter son image de flic intègre, violent, individualiste, aux changements de perspective sociale de son pays, dans lequel le retour au libéralisme sauvage a notamment fait augmenter le nombre des laissés-pour-compte et des sans-abri. En passant à la mise en scène, Eastwood témoigne d'une volonté farouche de classicisme, d'équilibre, de simplicité, recherchant l'intimité, attentif au moindre souffle, au moindre geste de ses acteurs. Et surtout, il ne cache pas le plaisir qu'il prend, comme acteur aussi, à raconter une bonne histoire de la meilleure manière possible, sans se fier aux modes ni tabler sur une hypothétique attente du public.

Le temps passant, Eastwood fait de plus en plus figure de vétéran dans le cinéma américain, tout en parvenant miraculeusement, artisanalement et artistiquement à réconcilier les éternels amateurs du classique et les tenants du moderne. Avec «*Impitoyable*», il retrouve le western, mais lâche ses anti-héros, à la fois fantomatiques et légendaires. On est loin du pur spectacle du western classique et de son monde harmonieux. Un Oscar vint récompenser cette œuvre, crépusculaire et flamboyante

Photo Stills



«*Et pour quelques dollars de plus*», en 1965

à la fois, et lui valut enfin le respect des cinéphiles et des critiques.

Depuis, quatre films ont prolongé cette veine. «Un monde parfait», «Sur la route de Madison», «Les pleins pouvoirs» et «Minuit dans le jardin du bien et du mal». Eastwood, dans ses derniers films, scrute à son tour les fondations mythiques de l'histoire: l'après-guerre de Sécession hanté de figures crapuleuses («*Josey Wales, hors-la-loi*»), les années soixante dans «Un monde parfait» et les origines de la violence dans «*Impitoyable*». Avec «*Bird*», il put enfin avouer sa passion pour le jazz, le blues et autres musiques noires qui l'aident à transcender le passage du temps et à cerner la problématique de la drogue et de l'échec.

«Sur la route de Madison» sublime le mélo romantique et poursuit une heureuse méditation sur le temps. Cette apparente facilité à rendre l'impression du temps qui passe, de la juste durée d'une atmosphère, n'est pas une des moindres qualités méditatives d'Eastwood. Caractéristique plutôt rare en Amérique, chez les artistes. «Minuit

dans le jardin du bien et du mal» puise à cette même source. Ce que l'on n'y voit pas compte tout autant que ce que l'on y voit. «Pour comprendre les vivants, il faut communiquer avec les morts», y affirme un des personnages, bizarre prêtre vaudou qui paraît connaître de quoi sont faits les rêves des habitants de Savannah, étrange ville-musée du sud des Etats-Unis, peuplée de fétiches du passé.

Ce don superbe de suspendre le temps pour en développer la force, Eastwood semble le maîtriser maintenant mieux que quiconque au cinéma. Peut-être a-t-il aussi appris que la vérité du monde se trouve sous le voile des apparences... Hanté par un passé qu'il continue à interroger, il n'a pas fini de nous parler en survivant, en vétéran en quelque sorte, des fantômes qui hantent son pays. Mais de fantômes qui sont aussi les nôtres et qui posent des questions essentielles.

Charlotte Hug

A lire: «*Clint Eastwood*», de Richard Schickel, Presses de la Cité.